

[illegible]



● Le Triangle des Bermudes

Au carrefour de l'Iran, de l'Irak et de la Turquie, dans le village de Qamarian, Baran, un officier de police nouvellement nommé, tente de faire respecter la loi. Cet ancien Peshmerga, combattant de l'indépendance kurde, doit désormais lutter contre Aziz Aga, le caïd local dont les hommes de main tiennent Qamarian en coupe réglée. Assisté de son adjoint Reber, Baran fait la connaissance de Govend, une jeune institutrice qui a dû s'imposer au sein de sa famille pour enseigner à Qamarian. Elle est régulièrement prise à partie par les hommes d'Aziz Aga qui lui reprochent d'introduire des idées nouvelles dans le village et de soutenir en secret les maquisards kurdes. Désireux de se débarrasser de Baran comme de Govend, Aziz Aga fait circuler de fausses rumeurs à leur sujet. Face à l'adversité, Baran et Govend s'unissent pour défendre le droit et la justice contre la loi féodale. Neuvième long métrage d'Hiner Saleem, *My Sweet Pepper Land* est l'occasion pour le réalisateur d'offrir un portrait du Kurdistan autonome après la chute du régime de Saddam Hussein et le vote de la constitution fédérale d'Irak en 2005. Sorti en salle en avril 2014, le film emprunte la forme du western pour confronter la loi coutumière à la loi moderne.

Le gros plan est l'un des premiers procédés utilisés dans le film. Dès la première image, le visage du condamné à mort est filmé en gros plan. On le voit en pleurs, les yeux baissés, attendant d'être conduit à la potence. Peu de temps après, c'est Baran qui nous est présenté. Le commandant s'avance vers la caméra avant de s'arrêter au premier plan, le visage grave et fermé. D'emblée, nous sommes saisis par son regard. Avant même qu'il n'ait prononcé le moindre mot, il nous est présenté comme un homme intègre. L'officiel qui prend la parole pour accueillir les représentants du pouvoir est également filmé en gros plan. Les différents personnages qu'il nomme (le juge, le médecin, le mullah¹) sont filmés un à un selon le même procédé. Tous possèdent un attribut physique ou vestimentaire : le crâne rasé et les lunettes noires pour le juge, une fine moustache et les cheveux bouclés pour le médecin qui baisse les yeux d'un air gêné, un fez pour le mullah qui récite une prière à voix basse. Seul Baran n'est pas nommé. Son hostilité à la peine de mort se retrouve sur son visage qui observe les autres participants. Le gros plan révèle ainsi le caractère des personnages. Si le procédé occupe une place importante dans cette première séquence du film, il sera surtout utilisé par la suite pour magnifier le visage de Golshifteh Farahani. Qu'elle soit émerveillée par le paysage de Qamarian, fatiguée, endormie, heureuse ou attristée, son visage passe par toute une gamme d'émotions que le gros plan permet de saisir.

1 Dignitaire musulman chiite.



● Itinéraire d'Hiner Saleem

Hiner Saleem est né le 9 mars 1964 à Akré dans le Kurdistan irakien, au sein d'une famille fortement engagée en faveur de l'indépendance kurde. Passionné par les images, il a très tôt l'ambition de réaliser des films dans sa langue maternelle. En 1980, à l'âge de 17 ans, il quitte l'Irak pour l'Europe. Il s'installe d'abord en Italie puis en France. Au terme de la première guerre du Golfe en 1991, il retourne au Kurdistan pour tourner les images de son premier film, *Un bout de frontière*. Mais les bombardements l'empêchent d'achever ce premier essai. Le cinéaste Gillo Pontecorvo, alors directeur de la Mostra de Venise, présente en 1992 ces images en tant que « film inachevé ». Cette présentation permet au cinéaste débutant de trouver les financements nécessaires pour son film suivant, *Vive la mariée... et la libération du Kurdistan* (1998). Hiner Saleem n'a dès lors cessé de tourner aussi bien en Europe qu'au Moyen-Orient. S'il est revenu à plusieurs reprises sur la situation du peuple kurde à travers des œuvres comme *Passeurs de rêves* (2000), *Vodka Lemon* (2003), *Kilomètre zéro* (2005), *Dol, ou la vallée des tambours* (2006) ou *Après la chute* (2009), situé en Allemagne, il s'est aussi intéressé à des histoires intimes sur le thème de la solitude et de la vie parisienne. En témoignent par exemple le téléfilm *Absolitude* (2001) avec Hanna Schygulla, et *Les Toits de Paris* (2007) avec Michel Piccoli. À la croisée de ces deux univers, *Si tu meurs, je te tue* (2011) est la première collaboration du cinéaste avec l'actrice franco-iranienne Golshifteh Farahani. Il la retrouve pour *My Sweet Pepper Land* qui marque également son grand retour dans le Kurdistan irakien.





« Quand j'écrivais mon film, tout ce que je voyais me rappelait le *Far West* des westerns américains que j'aime : les montagnes, les vallées sauvages et les villages parsemés dans les steppes. D'anciens combattants sont devenus shérifs, certains mercenaires et d'autres businessmen. »

• Hiner Saleem

● Chevaux en furie

Les chevaux occupent une place importante dans *My Sweet Pepper Land*. Ils renforcent la dimension épique du film et son rattachement au genre du western. Une des scènes les plus spectaculaires se produit devant le commissariat de police, quand Govend, victime du rejet des habitants du village, vient voir Baran pour lui annoncer sa décision de partir. Les montures de Baran et de Reber attachées devant le bâtiment entrent soudain dans un combat fratricide, traduisant la tension palpable dans l'air. En effet, à cet instant, Govend ignore encore que ses frères sont arrivés au village pour vérifier si les rumeurs qui courent sur elle sont vraies. Si le combat des chevaux représente un moment marquant, c'est dû à la manière dont il est filmé. Le réalisateur cadre d'abord les deux étalons qui se font face dans un plan rapproché. Aucun conflit n'apparaît encore entre eux. On entend leur respiration. Puis, brusquement le cheval blanc se met à charger le cheval noir qui lui rend ses coups. Les deux bêtes se dressent sur leurs sabots arrière. On remarque que les pattes des deux chevaux sont prises dans la corde qui les rattache au pilier du commissariat. Témoin de la scène, Govend appelle Baran. Un gros plan montre son visage avec ses deux mains écartées comme pour calmer les bêtes. De manière surprenante, la scène marie les couleurs brunes et blanches, celles des deux chevaux mais aussi du vêtement de Govend. Le retour à la sérénité, avec Govend au premier plan et, dans la profondeur, Baran et Reber qui calment leurs montures, s'inscrit dans cet équilibre des couleurs. Ce duel de chevaux annonce les deux scènes de confrontation qui éclateront, toujours devant le commissariat, à la fin du film : entre Govend et ses frères, puis entre Baran et Tajdin (l'homme de main d'Aziz Aga).

● Eastern contemporain

On a pu parler de *My Sweet Pepper Land* comme d'un « eastern », l'équivalent du western mais se déroulant à l'Est, en Orient. On y trouve en effet tous les codes du genre : un village frontalier, une loi que le gouvernement autonome ne parvient pas à faire appliquer, un groupe de hors-la-loi faisant régner la terreur et soudoyant la justice, l'utilisation d'armes à feu, des règlements de comptes, la contrebande, une nature sauvage, un shérif incorruptible, enfin, une institutrice aux idées progressistes désireuse de faire évoluer les mentalités. D'autres images participent aussi du western : la présence des animaux (en particulier des chevaux), la coiffe des personnages (chapeaux pour Baran et Reber et toque de fourrure pour Govend qui renvoie aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest), l'auberge Pepper Land aux allures de saloon... Sans oublier les maquisards kurdes de Turquie qui évoquent, par leur courage et leur communion avec la nature, un clan d'indiennes. Si *My Sweet Pepper Land* fait ainsi renaître tout un folklore traditionnel qui renvoie à l'Ouest américain, d'autres éléments correspondent au monde contemporain comme la kalachnikov ou le pick-up de Baran. La situation du Kurdistan et des combattantes kurdes renvoie, quant à elle, à l'actualité. Contrairement aux apparences, l'instrument de musique de Govend, le hang, est contemporain. Ainsi le film joue sur l'ancien et le moderne pour raconter à travers des formes cinématographiques la naissance d'une nation.



Du film à l'affiche

L'affiche de *My Sweet Pepper Land* met en avant le visage de l'actrice Golshifteh Farahani sur un fond de paysage montagneux où apparaissent au loin, sur leurs chevaux, Baran et Reber. L'image, qui semble renvoyer à la scène de la rencontre entre l'institutrice et le nouveau commandant, est en réalité une recomposition. En effet, dans le film, c'est du haut d'une colline que Baran croise pour la première fois le chemin de Govend, et non le long d'une plaine comme ici. Une autre modification majeure tient à la présence de Govend au premier plan, qui divise l'image en deux, séparant ainsi le commandant et son adjoint, alors qu'ils chevauchent côte à côte dans le film. L'affiche semble rapprocher Baran et Govend : les yeux de la jeune femme sont en effet tournés vers la gauche, du côté du commandant ; Reber, quant à lui, se trouve en retrait sur la droite. Si nous devinons l'histoire d'amour à venir entre Baran et Govend, nous ignorons toutefois la place que doit tenir Reber dans le film. Représente-t-il une menace pour l'idylle entre la jeune femme et le commandant ? Nous pourrions le croire — à tort — à la vue de l'affiche. L'exotisme du film est souligné par la chapka de fourrure de Govend, qui tranche avec le reste des éléments renvoyant tous au western : les chevaux, la terre sauvage, à la végétation rare et aux routes caillouteuses... À la grisaille du décor s'opposent les rayons de soleil qui illuminent le sommet de la montagne. Associée au visage de Govend, cette éclaircie crée une aura autour de la jeune femme, trouvant un ciel couvert voire ténébreux. Le titre, qui s'inscrit sur deux lignes, résume les différentes tonalités qui composent l'image : « My Sweet » et plus bas « Pepper Land », séparant et mariant à la fois la douceur (la jeune femme, l'éclaircie) et l'austérité (le paysage rocailleux).

Aller plus loin

Autobiographie sous forme de roman d'Hiner Saleem racontant ses premières années au Kurdistan irakien avant son départ pour l'Europe :

- Hiner Saleem, *Le Fusil de mon père*, Seuil, 2004.

Portrait romancé de l'actrice Golshifteh Farahani :

- Nahal Tajadod, *Elle joue*, Albin Michel, 2012.

Film précédent d'Hiner Saleem tourné à Paris avec Golshifteh Farahani :

- *Si tu meurs, je te tue* (2010), Paradis Distribution, DVD.

Transmettre le cinéma

Des extraits de films, des vidéos pédagogiques, des entretiens avec des réalisateurs et des professionnels du cinéma.

↳ transmettrelecinema.com

CNC

Toutes les fiches élève du programme *Lycéens et apprentis au cinéma* sur le site du Centre national du cinéma et de l'image animée.

↳ cnc.fr/web/fr/dossiers-pedagogiques

Le thème de Govend

Le thème de Govend interprété au hang, instrument de musique créé en Suisse en 2000 par Felix Rohner et Sabrina Schärer pour la société PANArt, a été composé par l'actrice Golshifteh Farahani. C'est à travers le hang que le personnage de Govend nous est présenté. Ses mains caressent l'instrument avant de commencer à jouer tandis que, dans un montage parallèle, on la voit défendre auprès de sa famille son choix de retourner enseigner à Qamarian et son refus d'épouser Taqyaddin. Si la sérénité de la musique s'oppose à l'échange musclé qu'elle a avec son père et ses frères, le sourire qu'elle finit par afficher rejoint celui qu'elle arbore en jouant du hang. Govend joue à nouveau de l'instrument après une conversation téléphonique avec son père, cette fois-ci en extérieur et à la tombée de la nuit à Qamarian. Le son de la musique fait sourire Baran lors de sa promenade. Si, dans les deux scènes évoquées, on peut parler de « musique d'écran » (elle est jouée par un personnage du film et les autres personnages peuvent l'entendre), le thème de Govend réapparaît ensuite à deux reprises, mais cette fois en tant que « musique de fosse » : la musique, dès lors, n'appartient plus à l'univers fictionnel du film ; seuls les spectateurs peuvent l'entendre. Cette réapparition du thème parachève le rapprochement entre Baran et Govend : on l'entend ainsi lors de la nuit passée au commissariat, puis juste avant le générique de fin, annonçant ainsi la rencontre hors-champ des deux héros.

Fiche technique

MY SWEET PEPPER LAND

Kurdistan, France, Allemagne | 2013 | 1h35

Réalisation

Hiner Saleem

Scénario et dialogues

Hiner Saleem et
Véronique Wüthrich

En collaboration avec

Antoine Lacomblez
1er assistant réalisateur
Antoine Chevrollier

Montage

Sophie Reine, Clémence
Samson, Juliette Haubois

Image

Pascal Auffray

Son

Miroslav Babic

Producteurs

Marc Bordure,
Robert Guédiguian /
Agat Films & Cie

Coproducteurs

Roh Films (Allemagne)
HS Production (Kurdistan)
Chaocorp Développement
(France)

Format

1,85, couleur, numérique

Interprétation

Golshifteh Farahani	Govend
Korkmaz Arslan	Baran
Suat Usta	Reber
Mir Murad Bedirxan	Tajdin
Feyyaz Duman	Jaffar
Tarik Akreyi	Aziz Aga
Véronique Wüthrich	Niraj



capricci
ÉDITEUR DE CINÉMA

